

# 1

J'entends le cliquetis familier. Une porte, une seconde. Le plateau-repas est glissé dans l'ouverture de la cloison en métal qui se referme aussitôt. Mon quotidien est réduit à cela. Mon esprit cherche à s'évader, à se rappeler, à ne pas sombrer.

## DANIEL

*Trois ans plus tôt*

— Que chacun ramène son manuel et son classeur à la maison et n'oubliez pas de les ouvrir avant votre retour surtout ! Vous pouvez emprunter un de mes livres qui se trouvent sur l'étagère au fond de la classe. N'hésitez pas, il y en a pour tous les goûts. Je vous souhaite à tous de bonnes vacances, soyez sages, mais pas trop !

Ouf, j'ai réussi cette longue tirade avant la sonnerie ! C'est dans un brouhaha terrible que mes élèves de cinquième se ruent vers la sortie. Chaises qui grincent, rires, cris, la porte claque... et le silence. Je l'accueille à bras ouverts ! Ce deuxième trimestre a été long et nous avons tous besoin de ce break.

D'habitude, durant mes vacances, je sillonne les routes de France. De Lille à la Côte d'Azur, le Grand-Est et la Bretagne, j'aime découvrir mon pays et ceux qui l'entourent.

J'ai visité Barcelone et Venise, mais sans jamais m'éloigner vraiment. Aucun de ces lieux n'a égalé celui qui m'a vu naître, bien sûr. Je suis amoureux de mon bout de terre sur la montagne, Sète. J'y ai grandi et je ne pense pas pouvoir m'en passer un jour. Mais j'aime voyager, je n'ai que vingt-cinq ans et je n'ai pas encore trouvé la femme de ma vie, je n'ai pas d'enfant, plus de famille, je me dis que c'est le moment ou jamais de découvrir le monde.

Pour la première fois, j'ai décidé de quitter la France et de passer mes vacances dans un pays plus éloigné. Une nouvelle culture, de nouveaux visages, une nouvelle langue, un autre monde à découvrir.

Je vis avec ce besoin viscéral de m'évader. Mon quotidien est rythmé par mon travail et quelques loisirs, mais me sentir libre est primordial. Je pratique la méditation, autre forme de détachement – mené par l'esprit : contrôler ma respiration, observer la nature, autant de moyens de recréer cette sensation d'apaisement et de bonheur pur que ma routine s'obstine à piétiner.

Un proverbe tibétain dit que « le voyage est un retour vers l'essentiel ». Cette phrase trouve un écho en moi et je me questionne souvent sur *mon* essentiel. De quoi est-il fait ? Qu'est-ce qui me fait du bien ? Quelle situation me galvanise ou m'effraie ?

Je sais que je cherche à combler un vide qui, parfois, me prend aux tripes et manque de m'étouffer. Le sentiment de solitude fait partie de moi, aussi réel que je le suis. La plupart du temps, je côtoie la solitude apaisante, celle qui emplit le silence de mon appartement d'un calme bienvenu et qui fait émerger en moi des idées nouvelles. Mais parfois, c'est la solitude pernicieuse qui m'engloutit. Celle qui me fait frissonner dans mon lit, qui pèse sur ma poitrine lorsque je prends ce repas que j'adore sur ma grande table ou que je souris aux blagues délurées de cet acteur de sitcoms. Quelque chose manque à mon bonheur. Mes parents très

certainement, partis bien trop vite dans cet accident de la route. Ma sœur, qui les accompagnait ce jour-là et qui ne deviendra jamais femme. D'un an ma cadette, elle était ma confidente, celle qui me conseillait et soignait mes peines de cœur. Je ne me serais jamais éloigné d'elle, jamais je n'aurais pu, si la vie n'avait pas décidé à ma place. Elle m'a amputé d'une partie de mon âme, et cette solitude ne me quitte plus depuis.

*La mort me l'a prise, pas la vie.*

Cette petite voix en moi me corrige sans cesse : c'est la mort qui me l'a prise. Subtile nuance, mais qui pourtant m'est indispensable. Moi, je suis en vie. Je dois la chérir en l'honneur de ceux qui l'ont perdue.

Les voyages m'aident à cela, peut-être font-ils même partie de mon processus de deuil ? L'acceptation sans doute, puisque je suis passé par toutes les autres phases, en commençant par le choc jusqu'à la douleur, presque insurmontable. Il m'a fallu atteindre le fond du trou pour me propulser et reprendre les rênes. C'est ce que les êtres qui m'étaient si chers auraient voulu pour moi. Je contrôle ma vie à présent, et chaque nouvelle situation que j'affronte, positive ou négative, me fait grandir, évoluer. J'ai le sentiment d'apprendre à me connaître chaque jour davantage. Désormais, j'aimerais que ma vie ait un sens, qu'elle m'apporte quelque chose à moi, mais également aux autres...

Je suis devenu professeur de français pour apprendre aux enfants les rudiments de notre langue, mais également l'importance de trouver sa place, de se comprendre et de s'accepter. J'enseigne à des adolescents de onze à seize ans, c'est un âge compliqué, une période charnière de la vie. Je suis à l'écoute, j'observe, je ne laisse passer aucun comportement pouvant s'apparenter à une attaque ou à une moquerie. Le harcèlement scolaire est un fléau, j'en ai été victime bien trop longtemps et je sais mieux que quiconque les blessures – parfois irréversibles – que cela cause. La dépression,

l'anorexie, la boulimie, la phobie scolaire ou sociale sont de grands maux qui, je le sais, ne touchent pas que les adultes et trouvent souvent racine dans de simples brimades, en apparence inoffensives.

La sonnerie de mon téléphone interrompt mes pensées.

— Alors, prêt à t'éclater à l'autre bout du monde ? me crie Adrien, sans doute connecté au Bluetooth de sa voiture de sport.

— J'ai terminé de ranger mon bureau. Encore quelques paperasses et je file à mon appart ! Tout est prêt, mon pote !

Je souris en jetant mon sac sur mon épaule et en quittant ma salle de classe. Un coup d'œil derrière moi et je referme la porte.

— Ah ! je t'y rejoins plus tard alors. À toute !

Et il coupe la communication.

Voilà mon acolyte. C'est très souvent avec lui que je voyage et, cette fois encore, nous partirons ensemble. Adrien est photographe. Là où j'admire le calme de la campagne et des plages de sable fin, lui ne voit que des perspectives, des points de vue, des accessoires à son talent, en somme. Et du talent, il n'en manque pas. Il a été reconnu suite à une série de photos représentant « la beauté, un don de soi ». C'était à couper le souffle.

Je passe par la salle des professeurs pour les saluer. Je croise le groupe des « mamans » – comme j'aime les appeler – qui me sert une boisson chaude et me souhaite de bonnes vacances avec enthousiasme. Je m'approche d'une autre de mes collègues, plus discrète.

— Salut, Camille, comment tu vas ?

Elle rougit. J'ai bien conscience que je la trouble. C'est une femme adorable, douce et discrète, et je ne l'ai jamais entendue dire du mal de quelqu'un, collègues, parents ou élèves. Elle est celle qui pourrait le plus ressembler à une amie ici. Je sais qu'elle voudrait davantage que cette relation à peine amicale ; pourtant, je n'arrive pas à l'envisager.

Elle lève les yeux vers moi et ses cils papillonnent. Rien à voir avec une quelconque technique de séduction, c'est une personne naturelle qui n'a absolument pas conscience de sa beauté. J'ai une bonne tête de plus qu'elle, et du haut de mon mètre quatre-vingt, ma carrure athlétique la domine. Je m'assieds à la table sur laquelle elle est adossée et l'invite à faire de même. Elle se détend légèrement et m'offre un sourire sincère.

— Ça va, je te remercie. J'ai entendu que tu te rendais en Égypte ? Au dire des infos, ce n'est pas une zone des plus accueillantes actuellement. Pourquoi ce choix ?

— Oh ! tu sais, j'avais envie de voir autre chose... Non, ce n'est pas dangereux et puis en tant qu'homme, je pense que j'ai plus de facilité à me fondre dans le paysage !

Elle me regarde, ahurie. C'est vrai que mes longs cheveux châtain attachés en chignon et les taches de rousseur qui parsèment mon visage ne font pas très local... J'ai un look assez atypique, selon certains. On me croit plutôt professeur de yoga ou maître reiki que fonctionnaire de l'Éducation nationale ! J'ai un piercing à la narine droite, un anneau très discret, mais certes peu courant chez les Égyptiens, je suppose.

— D'accord, peut-être pas physiquement... Quoique je porte autant de sarouels que la plupart d'entre eux ! rétorqué-je en riant. Mais je veux dire par là qu'une femme comme toi, par exemple, avec tes longs cheveux blonds, aurait du mal à passer inaperçue. Moi, je ne me suis pas posé la question. Je resterai le plus souvent en zone touristique, de toute façon, et mon ami Adrien a déjà obtenu les autorisations pour prendre en photo certains sites plus reculés. Ne t'inquiète pas pour moi, ma belle.

Mince, ça m'a échappé ! Elle détourne le regard, et je vois que la teinte rosée de ses joues s'accroît et se propage jusqu'à ses oreilles. Je sirote nonchalamment mon café en saluant un collègue qui me donne une tape sur l'épaule,

puis nous échangeons les habituels souhaits et nous donnons rendez-vous dans quelques semaines.

Un dernier signe de la main et je prends la direction du parking pour rejoindre ma voiture. Le trajet jusque chez moi est court, j'habite à dix minutes de mon lieu de travail, ce qui a ses avantages et ses inconvénients ! Le temps de trajet, bien sûr, est plus qu'intéressant, je n'ai pas besoin de me lever trop tôt, je ne suis pas perdu dans les embouteillages comme certains collègues et je m'y rends même en vélo dès que le temps le permet. Par contre, je réside dans la même zone que la plupart de mes élèves. Ma maison est un peu en retrait par rapport à leur quartier, mais ils savent tous que je suis tout près. Heureusement pour moi, j'ai toujours eu un bon rapport avec mes élèves, même les plus coriaces, et ils me saluent respectueusement lorsqu'ils me croisent. Je suis même le seul enseignant à être appelé par son prénom, j'en fais la demande à chaque rentrée scolaire et ça n'a aucun impact sur mon autorité ou la discipline dans ma classe. Je ne supporte pas qu'on m'appelle « monsieur Russo ». Monsieur Russo était mon père.

Ce ne sont donc pas les pseudo-caïds qui me posent problème, mais plutôt les jeunes filles qui aiment fantasmer sur leur prof de français ! En troisième, elles ont entre quatorze et seize ans pour les plus âgées, et leurs hormones les contrôlent davantage que leur bon sens ! En été, lorsque je tonds le gazon – souvent torse nu pour profiter du soleil que m'offre ma ville côtière –, je les entends glousser de l'autre côté du trottoir, faisant mine de faire du vélo, en circuit fermé et fort peu discrètement !

Je passe la porte de ma petite maison et, comme avant chaque départ en vacances, j'ai ce sentiment curieux de voir plus intensément ce qui m'entoure, comme pour m'imprégner de cet environnement familial avant de partir vers l'inconnu. Chez moi, j'ai choisi le minimalisme. Souvent, mes amis me taquinent en me disant qu'ils ont l'impression

d'entrer dans ces salons factices qu'on retrouve chez IKEA. Je m'y sens bien. J'ai opté pour des matériaux naturels et très peu de fioritures. Une grande bibliothèque court d'un mur à l'autre de la pièce principale, faisant face à un canapé trois places et une petite table en verre.

Au-dessus du canapé sont encadrées deux photographies de mon ami Adrien, qu'il m'a permis de choisir parmi sa dernière exposition. Elles vont de pair et ce sont celles qui m'avaient le plus marqué.

Sur l'une, une femme d'un âge avancé assise sur un banc. De toute évidence, il s'agit d'une sans-abri avec son manteau trop grand et son sac à dos posé à côté d'elle. Les rides sur son visage creusent des sillons, tant elles sont marquées, et ses cheveux raides retombent de part et d'autre. Pourtant, la seule chose que l'on voit, ce sont ses yeux : ils brillent d'une telle beauté et d'une telle malice qu'on croirait y lire les secrets de son âme. Elle éblouit, elle rassure, elle apaise.

Sur l'autre photo, on voit une très belle jeune femme, assise à la table d'un café, les jambes croisées dans un tailleur raffiné. Ses longs cheveux ondulent jusqu'à ses hanches, et le léger maquillage qui recouvre ses lèvres lui fait une bouche pulpeuse. Mais, là encore, c'est son regard qui nous frappe : bien que ses grands yeux aux cils fournis soient attirants, ils ne reflètent aucun sentiment. Froids et calculateurs, ils donnent des frissons.

C'est le talent de mon ami : il voit à travers les choses. Il capte la vérité brute au-delà de ce que le commun des gens peut percevoir. Il immortalise l'aura de ces modèles, ce que nous interpréterions comme un simple « Elle a l'air douce » ou « Ce type me fiche les jetons », il s'en empare et le sublime.

Je suis bien moins instinctif, j'ai même tendance à être naïf sur certains points, mais, comme lui, je ne me fie jamais aux apparences. Chacun peut porter en lui une immense bonté ou une profonde cruauté, indépendamment de ce que

son physique renvoie. Il y a un monde entre l'apparence qui est la nôtre et qu'on ne choisit pas, et nous.

Mes parents – légèrement hippies sur les bords – m'ont enseigné que chaque homme est complexe, qu'aucun de nous ne sait à la naissance ce qu'il va devenir. Ce qui va nous différencier, nous façonner en quelque sorte, ce sont nos parents, notre culture, nos amis, nos passions, nos rêves, nos désespoirs. Nous sommes le fruit du milieu dans lequel nous voyons le jour, et penser à cela me rappelle le pied d'égalité sur lequel nous demeurons tous.

Je me souviens du jour où j'ai surpris une conversation entre plusieurs élèves.

— Ouais, mais c'est normal, t'es un black, toi ! a dit l'un.

— Eh ouais, et alors ? Je suis fier ! Retourne coudre des pantalons pour Zara, toi ! a répondu le premier à son camarade asiatique.

J'étais en face de deux amis qui s'insultaient de cette façon en plaisantant. Mon cours du jour allait être modifié !

S'est donc ensuivi un tour de table improvisé où chacun de mes vingt-quatre élèves devait se définir en une ou plusieurs phrases commençant par « Je suis » et je transcrivais au tableau. Ils disaient « Je suis français », « Je suis arabe », « Je suis noire », « Je suis juif », les plus malins disaient, « Je suis belle », quelques « Tu es con » fusaient, mais tout était du même ordre. Un seul élève avait dit « Je suis moi » et peut-être davantage pour se démarquer que pour affirmer vraiment sa personnalité.

C'est ainsi que mes élèves de quinze ans s'identifiaient. Ils ne cherchaient même pas une autre affirmation, se définissant uniquement par leurs origines ou leurs religions. J'ai donc fait des groupes en fonction de leurs dires : les Français ensemble, les Arabes ensemble, les Noirs ensemble, etc. Puis j'ai posé des questions aléatoires :

— Qui aime le rap ?



Un certain nombre levèrent la main et je les regroupai.

— Qui aime le foot ?

Je procédai de la même manière.

— Qui aime la danse ? Qui aime le chocolat ?

Des questions banales, et le résultat fut ce que j'attendais : tous les groupes s'entremêlèrent et finirent transformés.

— Alors, qu'est-ce que vous remarquez ?

Ils se regardaient, se demandant où je voulais en venir.

— Vous pouvez vous définir de bien des manières ! Vous dites « Je suis chrétien » ou « Je suis athée » et cela vous classe dans un groupe, mais n'êtes-vous *que* cela ? Vous pouvez regarder votre camarade de droite ou de gauche, vous trouverez un point commun avec lui, peut-être plusieurs et parfois plus qu'avec quelqu'un que vous jugiez d'abord « comme vous ».

Je me suis assis sur mon bureau en balançant mes jambes pour avoir l'air plus détendu.

— Sachez que c'est à votre âge que surviennent les premières cicatrices. Les mots et parfois même les regards que vous vous balancez les uns les autres vont rester gravés en vous. J'entends souvent des « Maigrichonne », « Patate », « Idiot », « Intello », « Dragueur », « Blanc-bec », « Négro », « Feuj »... Qui d'entre vous n'a pas reçu ou donné ce genre de surnom ? Si l'on vous répète constamment que vous êtes trop comme ceci ou pas assez comme cela, votre personnalité en sera imprégnée ! Vos comportements, vos craintes, vos ambitions et vos réactions.

J'ai regardé celui que j'ai entendu discuter en premier lieu.

— Toi, Moussa, si toute ton enfance tu entends les autres te pointer du doigt pour ta couleur de peau, tu pourrais en tirer une grande fierté, une belle ambition et prouver à tous que le black a réussi et mieux que d'autres même ! Mais tu pourrais également le prendre comme une critique, quelque chose qui te rend différent, te met à part, et le ressentir

comme une attaque... Tu imagines ressentir ça tous les jours ? Alors, quelle serait ta réaction ?

— Je sais pas... Je me sentirais mal et je voudrais peut-être me venger... se résolut-il à expliquer après avoir réfléchi.

— Eh bien, je vais te dire ce qui arrive, bien souvent, Moussa. Tu ne te sentiras plus *que* noir. Toutes les caractéristiques qui font de toi qui tu es vont être cachées derrière celle-ci. Tu te sentiras solidaire de ceux qui ressentent la même chose que toi, vous vous encouragerez à défendre cette identité critiquée, ça sera « vous » contre « ceux d'en face » et bien sûr « ils » auront tort.

Je me redressai pour m'adresser à l'ensemble de ma classe :

— C'est comme ça que commencent les guerres. Ne croyez pas que j'exagère, que je vais trop loin, vous comprenez par vous-même que ce que je dis est logique. Considérez-vous juste comme des êtres humains. Des êtres humains qui ont des goûts et des aspirations différents les uns des autres. Je vais terminer en vous citant un grand sociologue que j'apprécie beaucoup et qui m'a appris tout ce que je viens de vous expliquer : *C'est notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances, et c'est notre regard aussi qui peut les libérer*<sup>1</sup>.

J'avais écrit cette phrase au tableau et je les ai vus la regarder avec attention. La sonnerie s'est fait entendre, mais pour une fois mes élèves ne partaient pas en courant, j'ai eu l'impression que ma petite mise en pratique les avait fait réfléchir.

Ces souvenirs éveillent en moi le sentiment d'accomplissement que j'espérais éprouver dans mon métier. L'impression d'avoir apporté ma petite pierre pour faire évoluer les pensées. J'aimerais apprendre davantage lors de

---

1. Amin Maalouf dans son livre *Les Identités meurtrières*.

mon voyage. C'est toujours enrichissant de découvrir une nouvelle culture. J'espère en revenir grandi !

Demain, je pars pour l'Égypte, pays au nord-est de l'Afrique connu pour être le berceau de la civilisation, avec ses innombrables sites célèbres dans le monde entier. Adrien est en pleine effervescence ! Il a déjà planifié notre séjour avec pour but ultime les plus beaux clichés « de rue » jamais réalisés !

## DALILA

### *Aujourd'hui*

Le pire, c'est la nuit. Quand tout est calme, plus aucune distraction. Lorsque je suis seule avec moi-même. Qui a peur d'être seul face à soi-même ? L'angoisse approche, elle n'est jamais loin pourtant, tapie dans l'ombre. Elle se cache. Elle attend. Je cherche à fuir mon esprit. Traître, il ne me laisse aucun répit.

Je me réveille, comme très souvent, en sueur. Mon cœur bat la chamade et j'ai le souffle court. Je reste immobile le temps de reprendre mes esprits, de rappeler à mon cerveau que je suis dans ce lit, dans cette chambre et non là-bas. Je regarde autour de moi : sur mon bureau, un carton contient déjà la plupart de mes affaires scolaires, des piles de livres jonchent le sol et mes habits traînent dans tous les coins, autant de traces de mon imminent départ. Mon estomac se tord, rappel sans équivoque de ce qui m'attend. Mais pourquoi suis-je si faible ? Pourquoi ne suis-je pas la femme audacieuse et téméraire que j'ai prétendu être, il y a deux ans, lorsque j'ai pris cette décision impromptue ?

Mon cœur et ma raison m'ont poussée dans cette voie, je devais essayer de sortir de cette noirceur qui m'étreignait nuit et jour. La tristesse, l'abandon, le manque... Reprendre goût à la vie en me fixant un objectif : brûler cette rage, ce

sentiment d'être insignifiante face à ces personnes injustement puissantes et assurément redoutables. J'avais trouvé la solution, je devais entrer dans leur monde, reprendre les rênes, pour enfin atteindre mon but.

Deux années se sont écoulées, j'ai obtenu mon diplôme, mais je suis toujours cette personne abattue et fragile. Que me faut-il de plus ? J'aimerais me secouer, me mettre des claques, me hurler de prendre le dessus, mais rien n'y fait. Parfois, le quotidien me fait oublier ce pour quoi je suis ici, mais la réalité me rattrape bien vite et m'engloutit dans cette espèce de torrent de sentiments néfastes. J'ai honte de moi, de mes peurs, de mes angoisses qui n'ont pas lieu d'être. Je me sermonne comme chaque fois : *Tu es vivante, tu es une privilégiée, tu possèdes plus que la plupart des jeunes femmes de vingt-trois ans, et aujourd'hui tu es plus proche que jamais d'accomplir ce pour quoi tu as tant travaillé...* Mon mantra en tête, je le répète jusqu'à m'en convaincre. L'angoisse reflue, laissant place à mon masque de confiance et de détermination.

L'odeur du café emplît ma chambre et je me lève d'un bond.

Je suis une étudiante brillante. Mon père, à l'écoute de mes besoins, m'a accordé ce que je lui demandais et j'ai quitté l'Égypte pour intégrer une prestigieuse école à Paris où j'ai obtenu mon master en droit humanitaire pour exercer en tant qu'avocate. Je me suis fait des amis, des connaissances et je sais exactement ce que je veux faire de ma vie. Professionnellement.

Je passe par la cuisine avant de rejoindre la salle de bains, mais une petite voix me retient.

— Allez, ne te fais pas prier ! Ce n'est pas tous les jours qu'on fête la fin de ses études !

Cette fille est folle. Nous avons eu cette conversation hier soir avant de nous coucher et elle la reprend au réveil, comme si six heures ne venaient pas de s'écouler ! Sarah

est ma plus proche amie ici, je l'ai rencontrée dès mon arrivée. Douce et attentionnée, elle m'a tout de suite plu. Elle est beaucoup plus sociable que moi, toujours prévenante, elle ne juge pas et surtout elle est sincère. Terriblement et inexorablement sincère, pour le meilleur et pour le pire ! Elle se lèche le bout des doigts, preuve qu'elle s'est encore servie dans la boîte de fondants au chocolat que j'ai faite pour notre voisine.

— Tu sais que je n'aime pas trop ce genre de soirée ! Être regardée de la tête aux pieds et supporter les sourires hypocrites va me rendre folle ! Soirée Netflix, ce n'est pas plus alléchant ? Aïe !

Je reçois un coussin en pleine tête. Elle sait bien viser, la peste !

— Dalila, dépêche-toi de t'habiller avant que je ne commette l'irréparable ! On a plein de choses à faire aujourd'hui !

Elle s'arrête dans son rangement du plan de travail et me regarde avec de petits yeux.

— Tu pars dans quelques jours et je ne sais même pas quand je te reverrai, alors, tu files à la salle de bains, tu te fais belle, on va faire les boutiques toute la journée et plus tard on ira à cette soirée pour mettre un terme officiel à deux années d'études acharnées et... je te promets plein de soirées Netflix jusqu'à ton départ.

Elle a les larmes aux yeux. Elle a gagné. Je la prends dans mes bras, le fameux gros câlin qui résout tout, et je sors de la pièce. J'ai lu récemment un livre<sup>1</sup> sur les différents langages de l'amour. Cet ouvrage m'a été conseillé par mon professeur. Je peux dire que Sarah entre incontestablement dans la catégorie pour qui le contact physique est le principal langage émotionnel. Lorsque je m'en suis rendu compte,

---

1. *Au cœur des cinq langages de l'amour*, de Gary Chapman.

moi qui ne suis pas très tactile, j'ai fait un effort et je dois dire que c'est très efficace !

Je longe le couloir avec ce nœud douloureux dans la gorge. Moi aussi, je suis triste. Je suis venue dans ce pays prendre ce qu'il avait à m'offrir pour avoir les cartes en main et accomplir quelque chose d'important, quelque chose qui compte. Mais ce n'est pas facile de dire adieu à ma meilleure amie...

J'entre dans la salle de bains, remonte mes manches jusqu'aux coudes et mon pantalon sur mes chevilles, je fais couler l'eau. Mains, bouche, nez, visage, bras, cheveux, oreilles, pieds. L'eau ruisselle et me calme. Mes ablutions terminées, je me sèche, enfile une robe à manches longues, enroule un voile sur mes cheveux et repasse par le salon pour aller dans ma chambre.

— Tu comptes manger tous les fondants ?

Sarah sursaute, prise en flagrant délit. Elle me tire la langue et tente de cacher son sourire.

— Tu fais les meilleurs de toute la ville, Dalila, sache-le !

Elle crie à mesure que je m'éloigne pour être sûre que je l'ai bien entendue. Je pose mon tapis et commence ma prière. Le front au sol, je me sens apaisée... J'ai l'impression que toutes mes angoisses glissent le long de mes épaules, de mon dos et s'échappent. Cela ne dure que cinq minutes. Cinq fois par jour. Mais ce sont les plus douces de ma journée.

Lorsque j'ai terminé, assise sur mon tapis, je pense à ce qui m'attend. Je vais revoir mes parents et le reste de cette famille qui me semble si étrangère. Mon père est un homme bon, je l'aime de tout mon cœur, mais, paradoxalement, je lui en veux... Comment peut-il laisser son frère agir de manière répugnante sans essayer de changer les choses ? S'est-il résigné ? Est-il faible ? Je sais qu'il n'approuve pas, nous en avons souvent parlé, et si personne n'agit, je veux être celle qui y mettra un terme, ou du moins qui dévoilera

la vérité au grand jour. J'en ai fait mon but, mon leitmotiv et je m'y emploie depuis deux ans, mettant des milliers de kilomètres entre ce quotidien et moi pour y parvenir. Je bousculerai les codes, je n'ai pas le pouvoir, mais mon statut est peut-être suffisant, je n'abandonnerai pas.

Je me lève pour faire un brin de toilette, puis passe en revue ma penderie... Toujours le même casse-tête. J'aime porter du noir, du marron ou du bleu marine parce que c'est passe-partout et simple à accorder, mais malgré cela je ne sais jamais quoi me mettre. Sarah va me traîner de magasin en magasin, mieux vaut que je sois à l'aise ! J'opte pour un jean bleu brut et une tunique noire m'arrivant à mi-cuisses. J'ai une taille fine et des courbes généreuses, bien que mes vêtements ne les mettent pas en valeur. Je me sens bien dans mon corps. J'enfile un bandeau bleu délavé sur ma tête afin de discipliner ma chevelure bouclée, ajoute un voile qui ne me portera pas trop chaud et voilà qui fera l'affaire. Je récupère mon sac sur la commode et y glisse mon baume à lèvres et mon trousseau. Je regarde la tour Eiffel rouillée qui tinte en heurtant les clés et me perds dans mes souvenirs...

Lorsque je suis arrivée à Paris, ma famille avait l'intention de me louer un petit pavillon proche de l'université et de toutes les commodités, mais je ne voulais pas me retrouver seule. J'ai donc épluché les demandes de colocation dans le grand hall d'entrée pour trouver une élève avec qui partager un toit. Ce n'était bien sûr pas une question d'argent – mes parents en ont bien plus qu'ils ne pourront en dépenser en toute une vie –, je voulais côtoyer des Français en dehors de ma salle de classe et sans doute espérais-je me faire des amis plus facilement ainsi. Ma première visite n'a pas été concluante. Une jeune femme assez guindée m'a ouvert la porte, regardée de la tête aux pieds et n'a pas eu l'air satisfaite de ce qu'elle voyait. Le tour du propriétaire a été expédié et je suis repartie avec un sentiment de rejet m'étreignant la poitrine.



Heureusement pour moi, la seconde visite était avec Sarah. Bien qu'elle fût interloquée de voir une fille au voile sombre sur le pas de sa porte, elle a été souriante et nous avons vite sympathisé en découvrant que nous suivions le même cursus. Sarah a obtenu sa licence dans le même établissement, c'est pourquoi elle habitait déjà l'appartement, mais son ancienne colocataire a changé de région et elle s'est donc retrouvée seule. Deux heures plus tard autour d'un bon café, j'ai appris les grands pans de sa vie et elle me tendait le double de ses clés :

— Bienvenue chez nous, Dalila ! me dit-elle avec un beau sourire.

J'ai découvert rapidement que ce n'est pas une fille qui a la langue dans sa poche. Elle n'est pas effrontée, mais on pourrait dire qu'elle filtre très peu ! Elle m'a posé plein de questions sur mon quotidien en Égypte, sur nos coutumes, sur ma vision de la vie. J'ai passé sous silence la position de ma famille et le but de mes études, lui expliquant juste que je comptais bien repartir après l'obtention de mon diplôme. Elle n'a jamais insisté, sans doute consciente que c'était un sujet que je ne voulais pas aborder. Cela n'a pas terni notre relation, nous sommes ouvertes et sincères l'une envers l'autre, du moins sur tout ce qui concerne notre présent.

Il faut dire que ce qui l'a beaucoup intriguée est mon statut de fille « vierge à vingt-trois ans » et mon voile. Pour ce dernier, nous avons eu une discussion longtemps après notre rencontre où je lui ai expliqué que c'était une tradition religieuse, que dans mon pays toutes les filles, à la puberté, le portaient et, forcément, lorsque c'est la normalité, on ne se pose pas de questions et rien ne paraît étrange.

— Mais maintenant tu es ici, tu vois que la plupart des filles autour de toi ne le portent pas, alors, pourquoi tu le gardes ? m'a-t-elle demandé.

Je ne vais pas prétendre que je ne me suis jamais posé la question, j'y ai pensé parfois, lorsque je sentais que les

gens n'arrivaient pas à passer outre cette barrière que je leur imposais. On m'a déjà demandé, avant toute autre question, « Vous parlez français ? », et je me rappelais alors que mon apparence était différente et peu sont ceux qui cherchent à voir au-delà. Tout comme on tournerait la tête devant un grand barbu percé et tatoué ou un mendiant sur le trottoir. La différence effraie. Pour autant, je n'ai jamais pu franchir ce cap de changer pour les autres, pour avoir un meilleur contact social ou me sentir acceptée. Je me suis imaginé sortir dans la rue sans couvrir mes cheveux, mais je me sentirais nue et, surtout, honteuse d'avoir fait fi de mes principes à cause du regard désapprobateur de certains...

Je ne foulerai plus le sol de ce pays d'ici peu de temps, mais j'ai espoir qu'un jour cela devienne naturel de soutenir le choix des femmes de s'habiller comme elles le souhaitent. J'ai envie de dire à tous que je ne suis pas qu'une femme voilée, je n'ai pas envie de n'être ramenée qu'à cela. Je suis une femme à part entière, je suis une étudiante en droit, je suis amoureuse des mots et de la littérature et tant d'autres choses...

J'aime voir la diversité des gens de ce pays. Côté au quotidien, dans la rue, à la fois des femmes d'affaires en tailleur strict, des sportives en jogging basket, des filles aux cheveux roses pleines de piercing, de belles Indiennes en sari, d'autres en pantalons larges et dreadlocks... Il suffit de s'asseoir dans un parc et de regarder le monde vivre autour de soi pour se rendre compte que chacun peut porter sur son physique une partie de sa personnalité. Je suis pareille. Mon voile ne doit pas être un objet de division, mais un simple accessoire, indiquant mon identité religieuse certes, mais est-ce mal d'en avoir une ?

Les amis que je me suis faits me connaissent et m'aiment sincèrement. Ce sont des gens bons, ouverts, intelligents et cultivés ; alors, pourquoi me soucierais-je de quelques badauds ?

— Eh bien, ce n'est pas qu'une question de tradition, tu sais... Cela fait partie des règles de ma religion, ma famille m'a appris à grandir avec, mais je les ai adoptés à mon tour et cela me fait du bien. Je ne me sens ni rabaisée ni opprimée, tout au plus différente face à certains regards. C'est difficile d'expliquer l'importance que représente la foi à quelqu'un qui ne l'a pas, sans vouloir te vexer.

— Tu sais bien que tu ne me vexes pas. On discute, c'est tout ! Je ne sais pas comment je serais si mes parents m'avaient transmis leur foi... Bon, eux non plus n'étaient pas pratiquants, le baptême, Noël, Pâques, mais rien qui influe réellement sur le quotidien finalement... Tu m'imagines aller à l'église tous les dimanches ?

Elle s'allonge sur le lit et pose sa tête sur mes genoux.

— Tu serais encore ma copine ? me questionne-t-elle avec son regard implorant du chat Potté.

Je ris de bon cœur.

— Mais bien sûr ! Qu'est-ce que tu racontes ? Tu m'aimes bien comme je suis, non ? Mais tu trouves toujours le moyen de revenir sur le sujet de ce prêtre, n'est-ce pas ?

— C'est un séminariste, il n'a pas encore été ordonné prêtre...

— Oui, voilà, eh bien, je suis sûre qu'avec lui, tes parents n'auraient pas eu trop de mal à te traîner à l'église !

Elle se relève et me frappe avec le coussin posé sur mon lit, puis l'étreint aussitôt, le regard dans le vague.

— Tu as franchement raison, il est tellement beau ! Je n'aurais jamais imaginé qu'un mec en soutane me plaise autant ! Les pompiers, les médecins, les rockeurs, oui ! Mais là... faut croire que je suis vraiment accro aux uniformes !

Depuis qu'elle a été bénévole avec lui pour une distribution de repas mise en place par la Croix-Rouge, elle ne tarit pas d'éloges sur « ce magnifique étalon généreux, courageux et qui a osé faire vœu de chasteté à seulement vingt-sept ans ».

— Si je ne te connaissais pas aussi bien, je pourrais croire que tu as un vrai coup de cœur pour cet Evan !

Sarah n'est pas du genre à s'amouracher du premier venu. Sa philosophie c'est « profiter de la vie et ne pas se prendre la tête ». Elle peut facilement tomber sous le charme, mais cela dure rarement plus d'une nuit, une semaine au maximum. Elle aime varier les plaisirs, comme elle le dit si bien ! Cette différence entre nous ne me met pas mal à l'aise, même si, au début, j'avais envie de me cacher dans un trou de souris lorsque, au retour de chez le dernier don Juan en date – puisqu'elle ne les ramène pas à la maison –, j'avais le droit aux détails de sa nuit de folie ! Et quand je parle de détails, c'est parce qu'elle n'omettait rien, de la rencontre à l'orgasme en passant bien sûr par les préliminaires et la taille de l'engin !

Elle élude ma dernière remarque et trouve une diversion :

— Bon, revenons aux choses sérieuses !

Elle se trémousse et je la vois venir.

— Il n'y a pas un beau mâle chez toi qui a volé ton cœur ?

Elle joue des sourcils pour appuyer sa demande.

— Et nous y revoilà ! Non, personne... je te l'ai déjà dit !

Face à mon miroir, je souris en repensant à cette discussion... Elle m'a toujours reposé cette question et j'ai toujours dit non, mais elle doit savoir que je mens. J'ai déjà connu l'amour, l'espoir... et j'ai tout perdu. Les souvenirs deviennent flous, je n'ai plus personne avec qui les partager.